

15 OCT 1934

1934

TROISIÈME TRIMESTRE

# SOMMAIRE

---

Devinettes Mpongoués

Coincidence (Conte)

par Jean D'ESME

Les Essais de la protection de l'Enfance  
et de la Maternité en A.E.F.  
par le Médecin général-Inspecteur BOYÉ

L'Homme-Tigre  
par le Lt REGONDEAU

L'Inauguration du chemin de fer  
Congo-Océan

Voyage dans l'Ouest Africain  
par SAVORGNAN DE BRAZZA (1876)

Brazzaville - Paris en auto  
par J.-M. PICHAU

Impressions agronomiques  
de voyage au Congo  
par R.-L. JOLY

Chasse au Rhinocéros et au Lion  
dans le Mayo-Kebbi  
par G. DE RAMECOURT

Partie économique et statistique

Echos, nouvelles, informations

Textes administratifs

La presse du trimestre

---

Juillet-Octobre

1934

10<sup>e</sup> Année - N° 36

---

A. E. F.

Publicité et Abonnements :

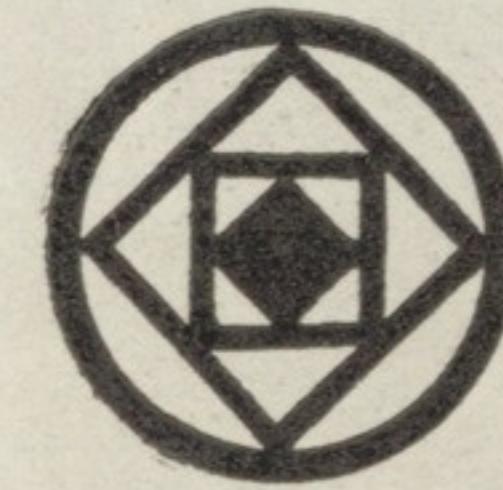
A. TOURNON et Cie  
Imprimeurs  
257, rue Saint-Honoré  
PARIS (1<sup>e</sup>)

---

LA CHASSE AU GROS GIBIER EN A. E. F.

## Chasse au Rhinocéros et au Lion dans le Mayo-Kebbi

par G. de Ramecourt



J'arrive à la fin de la matinée sur les rives éblouissantes du Logone, à Bongor, chef-lieu administratif du Mayo-Kebbi, où je recueille enfin, grâce à l'extrême amabilité du commandant du cercle, des renseignements cynégétiques tout à fait intéressants.

Des rhinocéros et des lions font parler d'eux dans la région ; les premiers, parce qu'ils donnent la chasse aux troupeaux passant à proximité de leurs repaires, chargeant avec une aveugle furie et éventrant les animaux (ils ont également, paraît-il, un homme à leur actif) ; les seconds (ils sont huit), parce qu'ils ont imposé une lourde contribution de vies humaines au village Banana, de Yolona. Quatre hommes et deux femmes ont déjà péri sous leurs puissantes griffes ; une troisième femme fut dévorée par eux alors que je me trouvais dans la contrée.

Avec une demi-douzaine de porteurs, emportant les bagages indispensables pour un court séjour dans la brousse, je me mets en route le lendemain matin ; après avoir cheminé durant 10 kilomètres environ, alors que, quittant une grande plaine au sol défoncé, nous pénétrions dans une partie boisée et assez fourrée, les hommes me signifièrent que non loin de là, dans un lieu où la végétation arbustive était plus dense, se trouvait une des retraites habituelles des lions, lesquels, hier encore, s'étaient emparés d'un bœuf du village.

Ils me conduisirent vers le centre de ce hallier épineux où se trouvait une toute petite clairière sableuse à laquelle aboutissaient plusieurs coulées étroites et basses garnies de terribles épines, que j'explorai successivement, le plus profondément qu'il était possible de pénétrer, dans l'espoir d'y trouver se reposant à l'ombre du soleil déjà haut et chaud, un de ces féroces mangeurs d'hommes ; lorsque tout à coup, au fond de l'un d'eux, quelle ne fut pas ma stupéfaction de distinguer très nettement, à travers la résille de la broussaille, à un endroit éclairci, à moins de 10 mètres, l'énorme postérieur d'un rhinocéros, au centre duquel s'agitait frénétiquement une petite queue nerveuse.

Je fus assez perplexe, d'abord parce que je n'avais pas sur moi de balles blindées, celles que je possédais étant parties au village avec les porteurs ; et ensuite, parce qu'il était absolument impossible d'apercevoir une partie plus vulnérable de ce gros pachyderme.

Ayant réussi, quelques jours auparavant, à tuer un hippopotame d'une seule balle demi-blindée, j'étais bien résolu de tenter une nouvelle expérience de balistique aux dépens du possesseur de cette croupe imposante ; mais encore fallait-il, pour cela, entrevoir une partie plus vitale, et là était la difficulté.

En me voyant ne pas revenir, le plus courageux de mes hommes s'aventure à ma suite dans l'étroit couloir où j'étais demeuré, mais une branche sèche se cassa avec bruit sous ses



Passage d'un gué sur le Logone (Mayo-Kebbi).

pas, et le rhinocéros partit au pas, sans daigner me faire voir une autre partie de son inesthétique individu.

A ce même instant, je perçus très distinctivement, et à faible distance également, le froissement de la végétation occasionné par un autre corps volumineux qui se frayait un passage dans la broussaille ; deux rhinocéros étaient donc là, à quelques mètres de moi, et s'en allaient tranquillement, sans avoir entendu siffler les balles. C'était un peu violent !



Mais la dernière carte n'était pas jouée, je ne renonçai pas à la partie, ce qui eut mieux valu, cependant.

Nous partîmes sur leurs traces, avançant avec difficulté et lenteur, évitant de faire du bruit, tournant en tous sens, ce qui me faisait redouter, lorsque nous nous trouvions à mauvais



Un pont sur la piste Mogoumba-M'Baïki (Moyen-Congo).

conditions assez favorables, et j'eus la joie intense, mais bien courte, de voir s'écrouler, en se débattant furieusement et brisant tout autour d'elle, cette énorme masse.

Mais la balle demi-blindée l'avait seulement mis « knock out », et elle ne tarda pas à essayer de se relever. Une seconde balle, tirée alors « dans le tas », car la végétation et les soubresauts de la bête m'empêchaient de viser la tête, n'eut d'autre effet que de la remettre debout, et elle s'enfuit en laissant une longue traînée sanglante occasionnée par cette dernière balle, qui avait dû pénétrer dans le flanc, autant qu'il était possible d'en juger d'après la hauteur à laquelle les feuillages et les herbes étaient teintés de sang sur la piste du fugitif.

Et sur cette piste, nous marchâmes sans arrêt et sans vivres, durant toutes les heures brûlantes de la journée, sous l'implacable soleil, qui dardait verticalement ses rayons douloureux, à travers une brousse effeuillée et sans ombre, dans laquelle la brise ne parvenait pas à infiltrer son haleine rafraîchissante, perdant à chaque pas un peu plus d'espérance et un peu plus de nos forces.

Après deux vaines tentatives, de la part de mes hommes, pour faire cesser cette fatigante poursuite, à 5 heures du soir, j'ordonnai le retour ; mon podomètre, ramené à zéro le matin, au départ de Bongor, enregistrait alors 43 kilomètres.

Sitôt après avoir abandonné la piste, je tuai un grand kob ; et puis, ce fut le supplice du retour, lamentable exode d'hommes épuisés et n'en pouvant plus de marcher, cheminant comme des automates, buttant et gémissant à chaque aspérité de terrain, à chaque pas, fuyant hagards dans la nuit, comme des bêtes blessées, la tête basse, les pieds douloureux, meurtris ; les membres rompus, sans courage, sans volonté, sans force, et n'ayant plus d'autre idée, d'autre but, que de trouver de l'eau.

Oh ! les retours des vaines poursuites qui sont le couronnement douloureux de tant d'efforts, les jours de malheur ; la retraite après des courses sans fin sur la trace sanglante d'animaux blessés, alors que l'espoir ne soutient plus les pas et que chacun de ces pas est une souffrance ! Les retours dans la nuit hostile, les soirs de trop grande fatigue, où le seul résultat de l'effort constant de toute une journée est une fièvre latente qui annihile les dernières forces de volonté et de courage alors que sombre l'espoir et naufrage la confiance, et que l'on voudrait se laisser choir là, n'importe où, appelant l'accès pernicieux qui ferait du néant de ce corps de douleur et de l'âme en déroute, qui ferait du repos !

Oh ! ces soirs hallucinés de fièvre, où le corps, rompu par l'effort trop longuement soutenu, semble vouloir refuser définitivement toute obéissance à la volonté ; où même la volonté n'est

vent, de les entendre tout à coup s'enfuir bruyamment. Mais il n'en fut rien, et après d'assez longues circonvolutions, j'en retrouvai un immobile dans le fourré, et cette fois faisant face, les défenses masquant la majeure partie du crâne, ce qui rendait encore le tir difficile.

Enfin, en me glissant de côté sous de la végétation dégarnie à sa base, je pus, en demeurant à genoux sur le sol, le tirer à une quinzaine de mètres dans des

plus et où l'idée succombe, alors que la tâche qu'il reste encore à accomplir pèse aux épaules comme un lourd carcan de fer, que l'on se sent perdu dans l'ombre immense et mauvaise, et que monte aux lèvres le goût fade de la mort !



Mais le lendemain, après avoir puisé de nouvelles forces dans un repos léthargique, on repart plein de confiance, l'âme sereine vers de semblables misères, peut-être. L'aube, en dissolvant les ombres, emporte jusqu'au souvenir de tant de fatigues vainement endurées, et l'aurore, d'un geste de ses doigts roses, a apaisé les souffrances. La foi renaît avec la lumière, et au devant de la route si sombre et si douloureuse la veille, flotte à nouveau, petit nuage joyeux voguant dans le clair matin, l'espoir en des choses meilleures, le point lumineux vers lequel, pour vivre, nous avons tous besoin de guider nos pas chancelants.

J'avais déjà accompli un certain nombre de kilomètres, le lendemain, vers une partie de la brousse où des rhinocéros étaient, paraît-il, cantonnés, lorsqu'un homme envoyé du village nous rejoignit et m'informa que l'on avait vu un lion couché dans les hautes herbes aux abords de Golona ; mais, bien entendu, lorsque nous arrivâmes, le lion n'y était plus, et les recherches pour le retrouver demeurèrent sans résultat.

Je ne rentrai, cependant, pas bredouille au village ; les hommes apportaient les dépouilles et la viande d'un grand kob et ramenaient également, chose curieuse et bizarre résultat d'une chasse au rhinocéros dégénérée en chasse au lion, une femelle de canard « milouin » (le milouin est un canard plongeur d'Europe), attrapée vivante dans une grande plaine herbeuse et sèche que nous avions traversée.

Plus tard, pendant les heures chaudes que je passai à l'ombre douteuse d'une case vétuste encombrée de pilotis tortueux, lesquels soutenaient une toiture de chaume excessivement ajourée, l'on vint me prévenir que les huit lions, terreur du village, venaient d'être aperçus dans la brousse voisine.

Effectivement, les traces récentes furent retrouvées peu après, et grâce au précieux concours de pisteurs merveilleux, elles purent être suivies longtemps dans un fouillis de broussailles épineuses et de hautes herbes.

Après deux heures environ de poursuite, un grognement significatif nous décela la présence voisine des fauves ; les hommes, prudents, se replièrent à l'arrière et je continuai à avancer avec beaucoup de difficultés dans une végétation intense.

Tout à coup, à quelques pas en avant, deux lions se glissent dans une légère éclaircie et disparaissent, puis trois autres, et de nouveau, le silence, plus rien.

Nous prenons la trace des trois derniers, que nous apercevons une fois ou deux, très furtivement, et que nous perdons ; puis, revenant à celle des deux autres, qui se dirigeait dans une direction différente, nous reprenons la poursuite. A peu de distance de ce nouveau point de départ, je marchais devant les pisteurs qui suivaient les empreintes et me dirigeais selon l'orientation qu'ils prenaient ; j'aperçus soudain, entre deux arbustes aux branches retombantes, une lionne arrêtée et lui adressai une balle qu'elle reçut à l'épaule, au moment où elle se tournait déjà pour se dissimuler. Elle tomba en se débattant et en rugissant de rage ; je l'achevai et poursuivis la recherche de l'autre, une lionne également, que je parvins à tirer une fois au jugé, dans la broussaille, et qui disparut.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que tous les hommes du village étaient accourus et menaient grand bruit autour du cadavre de cette lionne, chantaient, dansaient et venaient

me raconter beaucoup de choses, qui étaient peut-être très flatteuses, mais que je ne comprenais pas. Les femmes, dans le plus simple appareil, toutes de peau naturelle vêtues, uniquement, comme l'impose la rigueur de la dernière mode en pays Banana, vinrent se joindre au cortège à l'orée de la brousse et se précipitèrent vers moi dans une danse sauvage, en poussant des « you-you » assourdissants et accompagnant de gestes désordonnés leur frénétique enthousiasme.



Le matin suivant, alors que, devant la case que j'occupais, les femmes avaient repris leurs exhibitions barbares autour de la lionne étendue et secouaient sur des chairs flasques, des seins flétris au delà de toute imagination, qui dansaient sur leur poitrine fripée une sarabande désordonnée, un homme vint avertir que des lions, « beaucoup de lions », comme traduisit mon interprète, venaient d'être aperçus dans les mêmes parages que la veille.

Quelques instants plus tard, je cheminais sur le sentier poudreux derrière ce messager, lequel, quoique atteint d'une claudication accentuée, marchait tout de même à belle allure, et suivi de mon armée de porteurs de sagaines, compagnie bien gênante et dont je n'ai jamais réussi à me débarrasser complètement au cours de mes chasses en pays Banana. Je devais ainsi avoir l'apparence de quelque sanguinaire tyran partant, à la tête de ses troupes, en quête de massacres et de butin.

Parvenu à l'endroit où les fauves avaient été vus, je partis avec mes pisteurs sur des traces très fraîches, lesquelles nous conduisirent directement au cadavre de la deuxième lionne tirée la veille, à demi-dévorée déjà par ses congénères.

Ce lion, le treizième que j'abats, ne m'a véritablement procuré aucune des difficultés et émotions que des personnes superstitieuses et charitables m'avaient annoncé : il fut même, de tous, le seul qui ne m'en causa absolument aucune.

Je ne poussai donc pas plus loin la poursuite.

Je partis le 15, alors que le soleil déjà haut fouillait la brousse de ses rayons ardents, sur la trace fraîche d'un rhinocéros que je perdis après cinq heures de marche ; lorsque, vers 2 heures de l'après-midi, après un court repos sous l'ombrage des berges verdoyantes d'une mare boueuse, dans la traversée de hautes herbes où régnait une température étouffante, l'homme qui me précédait s'arrêta brusquement, désignant du geste, et séparé de nous par un épais rideau d'herbes drues, un rhinocéros abrité sous un épineux de la violence du soleil, et ne paraissant guère troublé par notre proche voisinage (une vingtaine de pas environ, courte distance à laquelle nous n'aurions pas pu parvenir en marchant rapidement dans les herbes sans qu'il fut averti de notre présence).

A travers la résille serrée de ces herbes hautes, je distinguai vaguement la ligne sombre de l'échine et le dodelinement de la grosse tête hideuse ; cependant, à un moment donné, apercevant plus distinctement des défenses les pointes parallèles, c'est-à-dire bien perpendiculaires à leur axe, ce qui situait de façon assez précise la position de la tête, je tirai plus bas, au jugé (imprudence, je l'avoue, avec un animal de cette vitalité, lequel, a aussi faible distance, peut être dangereux), et l'énorme animal s'abattit lourdement.

Averti par la leçon précédente et, dans ces herbes, relativement libre de mes mouvements, je gardai l'animal en joue, prêt à tirer à nouveau s'il tentait de se relever, fait que j'eus l'impression très nette de voir se produire immédiatement après la chute. En effet, à l'endroit même où l'animal s'était abattu, je vis confusément surgir une masse volumineuse et tirai encore.

Elle s'écroula, et tout alors demeura immobile ; l'animal était bien mort, cette fois ; je pouvais avancer.

Mais ma surprise fut grande, en approchant de l'emplacement où l'animal s'était affondré, de trouver deux rhinocéros étendus côté à côté ; le second, un jeune, d'assez belle taille, lequel,

vraisemblablement, devait se trouver couché derrière le premier, et que je n'avais pas vu ; en se levant à l'endroit exact où l'autre était tombé, il m'avait procuré l'impression absolue de tirer la deuxième balle sur le même animal, l'épaisseur des herbes ne me permettant de distinguer assez vaguement les choses qu'à une certaine hauteur du sol.

Des hommes, surgissant de tous côtés, affluèrent bientôt, arrivant de partout et prévenus je ne sais comment, comme de tous les points de l'horizon apparaissent les vautours quand meurt une bête dans la brousse, et, tous ces gens, entièrement nus, attendant la curée avec des regards d'envie, faisaient songer aux temps tout à fait primitifs où les hommes chassaient en troupes, comme le font les loups et les chiens sauvages, et se disputaient la proie.

Dans cette région du Mayo-Kebbi, les rhinocéros sont encore très nombreux ; malheureusement, là comme dans le Dar-Rounga et le Goz-Sassulkou, les Arabes, sous le prétexte de chasser l'éléphant avec un permis régulier qui ne les autorise à rien tuer d'autre, leur font une guerre acharnée, et j'ai trouvé maintes fois, au cours de mes randonnées, des parties de squelettes de ces animaux tués par eux récemment, très récemment même, car les termites ont vite fait disparaître les traces de ces forfaits.

Le surlendemain, je m'installai aux abords du village de Niogué, situé environ 10 kilomètres au S.-O. de Golona ; d'où, dès en arrivant, vers 9 heures du matin, je partais à la recherche d'un rhinocéros que l'on me disait cantonné tout près, et que je n'ai pas trouvé.

En traversant des hautes herbes, une panthère s'est enfuie devant nous en grognant, mais il me fut impossible de l'apercevoir un seul instant.

Nous rentrâmes au campement vers 2 heures de l'après-midi, après avoir marché longtemps sur la trace d'un vieux mâle, un « garçon », comme disait mon interprète Leona, fils du chef de village de Bongor, lequel j'avais chargé d'expliquer aux chasseurs que je tenais absolument à ne poursuivre qu'un mâle.



Un hippopotame tué sur les bords du Ba-Isli.

Vers 3 heures, c'est-à-dire une heure plus tard, je repartais sur la trace d'un autre rhinocéros que des indigènes avaient aperçu, et rentrais tard, après avoir suivi longtemps ses pas sans parvenir à le rejoindre.

A l'aube suivante, une nouvelle piste nous entraîna à travers la brousse encore sombre ; le soleil sommeillait derrière un rideau rose, qui s'étendait devant nous en se dégradant de plus en plus au fur et à mesure qu'il s'élevait et finissait, en passant par le mauve, à se dissoudre dans l'azur limpide d'une matinée radieuse.

Les hommes, dont je voulais obtenir un renseignement sur le sexe de cet animal, m'assuraient avec force gestes très expressifs que j'avais bien affaire à un « garçon », lequel je tuai enfin vers midi, après l'avoir délogé quatre fois, sans pouvoir le tirer ni l'entrevoir, des hautes herbes dans lesquelles je me trouvai à mauvais vent... et qui était une femelle !...

Décidément, partout en pays noir, les renseignements ont la même valeur, et il ne faut jamais leur accorder confiance.

La curée fut plus calme cette fois, grâce à la présence d'un garde du cercle venu de Bongor, et les dépouilles arrivèrent au campement comme la nuit y pénétrait.

Et ce fut encore une scène très primitive que celle de tous ces hommes nus, assis en rond autour des feux qui rougeoyaient et épandaient sur eux une patine d'or ; groupés aux alentours d'énormes marmites de terre, dont les flammes en s'élevant claires et dansantes léchaient les flancs rebondis, et projetaient des lueurs ignées vers la voûte de feuillage que la fumée métallisait.

Et sur la plaine odorante et bleuâtre qui venait mourir au pied des feuillées où s'abritait le campement, une demi-lune déclinante semait sa lumière indifférente comme elle le faisait jadis, dans la préhistoire, sur des scènes identiques.



Un rhinocéros adulte tué dans la région de Bonjor.

G. DE RAMECOURT.

